

ACTUALITÉ CRITIQUES

## Festival d'Aix-en-Provence : Carmen selon Dmitri Tcherniakov

Par Didier Van Moere - Le 10 juil 2017 à 05h27 - mis à jour 10 juil 2017 à 05h37



© Photo : Patrick Berger, Festival d'Aix-en-Provence

**Après un Don Giovanni qui divisa les esprits, l'iconoclaste metteur en scène russe revient à Aix et s'attaque à un autre mythe de l'amour libre : Carmen.**

Monsieur est en panne de libido. Madame l'emène dans un établissement dont le directeur lui propose, pour retrouver du désir, de jouer *Carmen*. Ils incarneront ainsi Micaëla et Don José, dans un drame au second degré où les personnages ne sont que des acteurs simulant sur commande les héros de l'opéra comique. Mais si celle qui campe Carmen en a assez au bout du deuxième acte, José tient à continuer. Il la tuera donc... en apparence. Perverse thérapie qui, en lui rendant sa virilité, lui ôte sa raison.

Dmitri Tcherniakov procède une fois de plus à un détournement : c'est sa *Carmen*, pas celle de Bizet qu'il doit du coup accommoder à sa sauce. Le texte n'est qu'un prétexte à une variation sur l'ouvrage, dont les dialogues ont été totalement réécrits, avec ajout d'un rôle parlé pour le directeur. Théâtralement, ça bluffe, tant les chanteurs font des prodiges, avec des moments d'humour hilarant, ou, surtout, d'insoutenable tension. La descente aux enfers de José, ici le protagoniste du drame, vous prend à la gorge. Il reste qu'on ne sait pas toujours où l'on se trouve, que ça ne fonctionne pas forcément et qu'il vaut mieux, pour apprécier, connaître son Bizet par cœur.

Plus costaud qu'élégant, mais pas rebelle à la voix mixte, Michael Fabiano colle à ce José trop pris à son propre jeu. Godiche fofolle au début, puis dépassée, Stéphanie d'Oustrac semble au contraire peiner parfois à se situer. Magnifique Carmen au demeurant, mais, par la force des choses, moins vraie que quand elle est elle-même - imposer une telle composition à une chanteuse déjà identifiée au rôle n'était sans doute pas une heureuse initiative.

La Micaëla BCBG d'Elsa Dreisig n'a plus rien d'une oie blanche, avec une voix de grand lyrique généreusement déployée. L'Escamillo engorgé de Michael Todd Simpson, en revanche, n'a ni éclat ni ligne. Pablo Heras-Casado, qui dirige toute la version Oeser, révèle des détails de la partition mais surprend par des rubatos appuyés, ne trouvant ses marques que dans la seconde partie, plus homogène, où éclate la puissance tragique de l'œuvre. Les bois de l'Orchestre de Paris sont un régal, le Chœur Aedes est superbe d'homogénéité et de raffinement.

***Carmen* de Bizet. Grand-Théâtre de Provence, le 4 juillet.**